

A l'ombre d'une guitare en fleur

Je l'ai découverte en vacances. J'avais dix ans, l'âge où les sirènes existent encore hors des livres d'images. Dans une propriété d'un autre temps, un cousin guitariste : lui passe son temps dans la piscine, et moi je rode autour de sa chambre, intrigué par quelque chose faisant quelques sons. Si jeune et déjà poli, j'avais cependant interdiction de toucher cette vibrante boîte couleur de miel aux senteurs vernissées. Nous fîmes donc connaissance en cachette : dès que la maison se faisait déserte je me précipitais. A projeter dans l'air d'informes mélodies, je sentis tout de suite qu'en me faisant plaisir je lui ferais plaisir. Le doigt caresse la corde, la corde caresse le doigt...

Dérobées sur mes devoirs de vacances et sur mon apprentissage de la brasse coulée, ces furtives amours clandestines décidèrent sans doute de mon rapport futur à la musique qui jusque-là s'en tenait aux valse de Strauss et, un œil oblique vers mes cousines, à Françoise Hardy : ce serait une relation secrète, inexplicable, entre soi et cet autre soi que l'on appelle les autres : plaisir grave. Plus tard la société s'interposerait. A la fin des vacances il fallut que mes parents se rendissent à l'évidence pour déclarer officielle ma préférence pour la corde pincée sur le soldat de plomb. Pourtant que de belles batailles avais-je composées !

De retour à Paris ce cousin (Hervé Deslongchamps, alias Ugo Pancos) m'initia sans partition, c'est à dire au doigt et à l'œil. Avec son caractère sombre, déchiré, enflammé, cette façon de lancer et de faire rouler le son, le Flamenco m'ouvrit les portes d'un art total : chant, danse, percussion. Et surtout : ne jamais jouer une seule note qui ne soit sentie, voulue, soufferte... Cadeau empoisonné sur un parfum d'Espagne profonde et lointaine : à ne rien voir on doit beaucoup imaginer.

Le premier attrait envers un instrument, comme envers un être, une mère etc., sans doute toute passe-t-on une vie à échouer à se l'expliquer. Plus on avance plus on s'aperçoit tout ce que l'on doit à ces débuts, aux signes intercesseurs qui nous passèrent la première flamme. Je quittai donc le Flamenco comme un pays qui n'était pas le mien, pour aller dans un autre qui n'était de nulle part : celui de la musique classique, ce genre dont la folle ambition est d'embrasser tous les autres! Pour cela la guitare possède de redoutable charmes et on y voit de toutes les couleurs. Sa taille cambrée, son autonomie pratique, sa séduction auprès des autres, nous font croire qu'on va la posséder vite. Puis sa subtilité, sa rage, sa complexité, son répertoire qui entre deux mains tient cinq siècles de musiques et une multitude de pays, tout cela fait qu'elle ne cesse de nous appeler, instrument inépuisable...

Et c'est bien cela que je voulais en fait. Encore aujourd'hui je ressens une terreur qu'on puisse croire qu'elle serait insuffisante à TOUT traduire : du cri jusqu'au silence. C'est bien un monde entier que je voulais épouser. Et aux œuvres pour guitare, face aux monstrueux gâchis que l'homme inflige à l'homme (et à la femme...!), je demande qu'elles me fassent croire un moment qu'on ait eu raison de préférer la guitare à la mitraille. Ce qui est faux bien sûr : demandez aux Kosovars, aux Coréens du nord, aux Kurdes, aux innombrables anonymes piégés dans le filet transparent des statistiques, aux déshérités qui regardent la vie sans la boire. C'est pourquoi il m'arrive de la pousser hors de ses limites réglementaires. C'est que l'art suprême, celui que Gainsbourg appelait mineur, se trouve dans la voix chantée, texte et musique indissolublement aimés... Musiques où l'exil nous pousse, où le paradis nous défie, où l'amour nous allège. Tout instrumentiste reste à la recherche de la dent perdue, de la voix humaine. Mais un instrument ne parle décidément pas : c'est précisément dans ce glorieux échec, accepté et refusé tout à la fois, qu'il se dépasse. Personne ne la sait bien sûr. Cela se remarque à peine. Ce n'est qu'une guitare...

Arnaud Dumond